

Le mépris : de la Théorie critique à la reconnaissance sociale
La société du mépris. Vers une nouvelle Théorie critique d'Axel Honneth. La Découverte, 350 p.

Dominic Desroches

Number 230, January–February 2010

L'éthique à l'ère de la mondialisation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61786ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desroches, D. (2010). Le mépris : de la Théorie critique à la reconnaissance sociale / *La société du mépris. Vers une nouvelle Théorie critique d'Axel Honneth. La Découverte, 350 p. Spirale, (230), 28–31.*

« calculante » et « méditante ». La rationalité si prisée dans la Grèce antique, chez Aristote par exemple, relevait également d'une raison pratique qui octroyait au politique une place importante. Le politique est précisément le lieu de cette raison qui ne se veut ni instrumentale ni le reflet de simples préférences injustifiables. Comme l'écrivait Claude Lefort, il s'agit « *d'un lieu vide* » dans la mesure où il n'est fixé ni dans le droit ni dans une subjectivité pure ; il rend possible le conflit. N'aurions-nous pas effectivement évacué, aujourd'hui, l'importance de cette raison pratique en l'associant injustement au relativisme ? En effet, « *les idées morales [...] perdent leur lien avec la vie pratique [...]; on les confond à présent avec l'exercice de choix purement personnels et l'expression de préjugés et de goûts personnels que l'on ne peut ni justifier ni expliquer, et que personne ne devrait donc tenir pour fermes* ».

En insistant ainsi sur la condition politique de l'homme, Lasch s'inscrit dans la lignée des auteurs contemporains qui cherchent à rappeler que la tension et le conflit font partie de l'« essence » de l'être humain. Que « *l'apaisement* », pour reprendre l'expression de Tocqueville et de Gauchet, est peut-être plus confortable, certes, et nous permet sans doute de mieux *survivre*, mais qu'il faut malheureusement accepter « *qu'il n'y aura d'ordre nouveau que si nous acceptons résolument les contraintes de l'ordre ancien, c'est-à-dire les contraintes de notre condition politique* » (Manent, *Cours familiers de philosophie politique*). « *L'homme est déchu* » et « *l'humanité oscille entre une fierté transcendante et un sentiment humiliant de faiblesse et de dépendance* ». C'est sans doute seulement en acceptant ces contradictions que nous parviendrons à *survivre* à la modernité.

Le mépris : de la Théorie critique à la reconnaissance sociale

DOSSIER 

PAR DOMINIC DESROCHES

LA SOCIÉTÉ DU MÉPRIS. VERS UNE NOUVELLE THÉORIE CRITIQUE d'Axel Honneth
La Découverte, 350 p.

Dans nos sociétés postmodernes de confort, on ne veut plus seulement exister, on veut vivre et se réaliser dans une structure sociale qui assure la reconnaissance de chacun par les autres. Dans la foulée de Hegel — qui aura tracé la voie de la modernité reconnaissante en montrant, dans sa dialectique du maître et de l'esclave au cœur de la *Phénoménologie de l'esprit*, que les derniers peuvent aussi être les premiers —, mais aussi de Charles Taylor — qui a fait appel au concept de reconnaissance au début des années 1990 dans son apologie du multiculturalisme —, Axel Honneth propose une version revue et corrigée de ce concept moderne afin de relancer la Théorie critique. Pour le professeur de philosophie de l'Université Goethe (et directeur du célèbre Institut de recherche sociale), l'avenir des idéaux émancipateurs de l'École de Francfort repose sur la reconnaissance.

À lire le successeur de Habermas, le mépris — au sein d'un capitalisme qui aurait oublié les possibilités libératrices inscrites en lui — ne relèverait plus de l'indifférence à autrui ou du désir de s'élever au-dessus de tout, mais serait désormais une maladie résultant de l'absence de reconnaissance. Il y aurait ainsi méprise sur le mépris : celui-ci ne serait plus moral, mais social. L'ouvrage de Honneth mérite notre attention, car le concept de reconnaissance y apparaît comme le moteur de la réalisation de soi dans le cadre d'une critique des pathologies sociales des temps présents.

LA PHILOSOPHIE SOCIALE :
TRADITION, DÉVELOPPEMENT ET AVENIR

L'ouvrage réunit des textes publiés entre 1994 et 2004 qui visaient à présenter sa critique constructive de la Théorie

critique et faire de la reconnaissance le moyen de réactualiser la tradition de Francfort. Cette école, s'appuyant sur le concept d'industrie culturelle et faisant sienne la perspective des sciences sociales à tendance néo-marxiste, est connue pour ses critiques radicales de la culture de masse dans les sociétés modernes.

L'édition établie par Olivier Voirol respecte les trois axes qui ont présidé à sa composition. On retrouve d'abord les textes qui discutent de la revitalisation de la Théorie critique développée au début du ^{xxi}^e siècle, ensuite ceux qui étudient le mépris dans les diverses déformations de la reconnaissance et, enfin, les textes plus actuels et pertinents qui critiquent les pathologies sociales et les paradoxes du capitalisme. S'il faut lire l'ouvrage à la lumière de l'idée de la reconnaissance mise au jour dans la fameuse *Kamp um Anerkennung* publiée en 1992 (*La lutte pour la reconnaissance*, 2000), c'est parce qu'Honneth y établit son rapport à Habermas et qu'il s'impose, en tant qu'intellectuel, comme l'héritier qui accomplira ce que l'on pourrait appeler la promesse de l'École de Francfort.

Honneth affirme d'entrée de jeu que la philosophie sociale se distingue de la philosophie politique et de la philosophie morale actuelle par son approche critique. Si Rousseau est le fondateur de la philosophie sociale moderne, c'est parce qu'il entame un nouveau genre de réflexion qui porte sur les critères de réussite d'une vie sociale, ce qui lui donne, du même coup, les moyens de dénoncer les évolutions sociales inadaptées. La philosophie sociale doit montrer comment et pourquoi l'émergence de processus inappropriés, véritables pathologies qui meurtrissent la vie en société, passe inaperçue; elle utilise le soupçon pour voir ce qui se cache derrière la société. Du ^{xvii}^e au ^{xviii}^e siècle, la discipline dégage davantage de perturbations et de blessures sociales. La philosophie sociale qui émerge après l'arrivée de la sociologie, avec Durkheim, entendra éviter le relativisme. Elle discutera des effets du capitalisme et culminera dans la critique des médias de masse. Quant à l'état actuel de la discipline, il se résume en gros à un dialogue avec la pensée de Habermas et son relais dans une élaboration théorique et pratique de la justice sociale par la reconnaissance.

COMMENT RELANCER LA THÉORIE CRITIQUE ET LE PROJET DE FRANCFORT?

Honneth revient sur l'histoire de la Théorie critique pour deux raisons : d'une part, pour tenter de rattacher son travail au programme de recherche de Horkheimer, Adorno et Marcuse, et d'autre part, pour porter un diagnostic fécond sur les intérêts et les malaises de la génération montante. L'objectif demeure le même : interroger la rationalité sociale afin de saisir comment un idéal se transforme en son contraire (c'était bien le but de la *Dialektik der Aufklärung* de 1944) en mettant à profit, cinquante ans plus tard, les perspectives ouvertes par Arendt, Foucault, Rorty et Walzer afin de parvenir à dissiper les controverses entourant la critique sociale.

Honneth présente la Théorie critique en recourant au concept de la reconnaissance, ce qui lui permet de poursuivre le projet de Francfort, tout en critiquant les apories du libéralisme. Mieux, le concept permet de réunir la théorie et la pratique, car il doit avoir un effet concret : à la fois anthropologique et moral. La reconnaissance n'est pas simplement un savoir, c'est aussi une pratique. Honneth se distingue, par exemple, de la position d'Adorno qui se tenait à distance des conflits sociaux en raison de sa sensibilité esthétique ou de ses tendances subjective et spéculative, s'empêchant ainsi de voir qu'ils étaient le moteur des demandes de reconnaissance qui émergent des perceptions et des liens complexes entre les membres d'une même société.

Or Honneth propose une dialectique du conflit qui vise à dépasser les théories du langage — le paradigme de la communication — développées par Habermas. L'entrevue menée par Voirol éclaire bien ce point : « *Ma propre tentative*, explique Honneth, *consista en conséquence à élargir et corriger cette voie, ouverte par Habermas vers une conception du social fondée dans les relations de communication, par une perspective davantage marquée par une théorie du conflit.* » Au lieu de se limiter au savoir du social, à l'agir communicationnel ou à l'épistémologie, il faudra réaliser le pas vers la reconnaissance, le saut du « *kennen* » (« connaissance ») à l'« *erkennen* » jusqu'à l'« *anerkennen* », afin de concrétiser l'idéal social : « *Contrairement à la connaissance, qui est un acte cognitif non public, la reconnaissance dépend de médiums qui expriment le fait que l'autre personne est censée posséder une "valeur sociale".* » Critique du savoir sans conflit, Honneth cible les insuffisances de la théorie tout en sachant mettre en valeur la nécessité de penser la reconnaissance.

DYNAMIQUE DU MÉPRIS ET DISCRIMINATION PAR L'INVISIBILITÉ

La réalisation de soi comme personne différenciée et autonome dépend de l'établissement de la reconnaissance mutuelle au sein de trois sphères normatives : celles de l'amour, du droit et de la solidarité. Si les personnes ne sont pas reconnues dans leurs besoins affectifs, comme sujets égaux dans une communauté juridique ou comme détentrices d'aptitudes pour construire et partager une vie commune, elles ne pourront développer un rapport productif à elles-mêmes fondé sur des qualités d'autoréalisation. La négation ponctuelle de l'une de ces sphères de la reconnaissance prend le nom de mépris. Si l'on doit se pencher rigoureusement sur les déficiences de la reconnaissance, on le fera sans oublier qu'elle peut parfois agir comme une « idéologie », notamment lorsqu'elle est mobilisée à des fins stratégiques ou partisans.

L'auteur rattache les injustices aux pathologies sociales pour illustrer l'idée du mépris, inséparable de celle de l'isolement dans le capitalisme contemporain. Notons d'abord que la réhabilitation des thèses marxistes

s'inscrit dans une démarche critique qui vise à distinguer le social sain par sa « visibilité » et le social malade par cette absence. Honneth peut nous réapprendre le sens et le rôle sociologique de l'observation, car un type de déformation de la reconnaissance se trouve dans l'invisibilité sociale. Le fait de ne pas « voir » l'autre activement est l'une des modalités importantes du mépris. « *L'expression familière pour ces formes actives d'invisibilisation est "regarder à travers quelqu'un" : nous avons le pouvoir de manifester notre mépris envers des personnes présentes, écrit-il, en nous comportant envers elles comme si elles n'étaient pas réellement là, dans le même espace. [...] Cependant, ce "percevoir" doit signifier ici bien davantage que le concept de vue, qui s'applique à la connaissance et à l'identification de quelque chose ou de quelqu'un.* » Ne pas voir l'autre délibérément relève non seulement du mépris de sa valeur et de sa dignité, mais peut conduire à l'humiliation et à de nombreuses autres formes subtiles de violence.

On retiendra que si les cas d'invisibilité se multiplient à l'infini, ils témoignent tous d'un problème de sensibilité, de perception, non sans impliquer les attentes que nous avons envers les autres. Ne pas être vu d'une personne lorsque l'on s'y attend suppose que l'on est méprisé, certes, mais appelle un problème de pouvoir, tout en impliquant des considérations relatives aux susceptibilités individuelles, problèmes de psychologie que Honneth ne veut pas aborder en se limitant à un point de vue sur la transparence. En développant l'invisibilité dans la perspective de l'épistémologie morale, et non sociale à l'instar d'Innerarity par exemple, la position de Honneth court néanmoins le risque de légitimer indirectement la paranoïa, car quiconque est victime de mépris l'est à partir d'une perception et non d'un fait ; rien ne peut lui garantir qu'il est en proie à une impression imaginaire plutôt qu'à une situation réelle.

PATHOLOGIES DE L'INDIVIDUATION ET PARADOXES ÉCONOMIQUES

L'ouvrage prend par la suite un tour plus économique-politique, puisqu'il aborde les rapports entre le capitalisme et la société. S'il demeure fidèle à son école, l'auteur précise que les paradoxes du capitalisme concernent les individus et conditionnent toutes les demandes de reconnaissance.

Dans « Les paradoxes du capitalisme : un programme de recherche », Hartmann et Honneth étudient les transformations des sociétés capitalistes et leur potentiel normatif. Comme Parsons, Honneth pense que le capitalisme est un système qui possède une capacité d'innovation impliquant un « surplus de validité » (*Geltungsüberhang*). Non seulement le capital transforme les gens, mais ces derniers peuvent faire valoir, en lui, leurs aspirations légitimes. Ainsi ce capitalisme doit-il axer son développement sur les institutions afin de favoriser les progrès moraux, en instaurant, par exemple, le modèle de l'État providence. Or les auteurs ont bien vu que le néolibéra-

lisme, déréglé, s'accomplit dans la désolidarisation. Tournée vers la seule spéculation, l'économie se trouve à produire des contradictions paradoxales. « *Une contradiction est paradoxale lorsque, à travers la concrétisation visée d'une intention, se réduit justement la probabilité de voir cette intention se concrétiser.* » Autrement dit, au lieu de libérer les hommes, l'économie les isole et renverse l'intention initiale de son projet. Ce que dénonçaient par leur dialectique les pères de Francfort en 1944 est encore vrai puisque le capitalisme, qui ne tire pas de leçons de l'histoire, conduit encore à l'affaiblissement du social, à l'accroissement de la violence, au culte de la performance, aux dépressions et aboutit, désormais, au mépris. Honneth rejoint sans effort les constats devenus classiques de Offe, Luhmann, Ehrenberg et autres spécialistes des désordres sociaux.

Dans l'avant-dernier texte du florilège, « Capitalisme et réalisation de soi : les paradoxes de l'individuation », Honneth se penche sur la désolidarisation à la mode pour souligner, en s'alignant sur Weber et Habermas, les effets de l'individualisme de la singularité (*individualismus der Unverwechselbarkeit*) (Simmel). En mettant l'accent sur la personnalité « authentique » et unique comme le prescrivait le courant romantique au XVIII^e siècle en réponse à l'*Aufklärung*, les individus se sont développés dans le cadre de l'idéologie de la désinstitutionnalisation et connaissent maintenant les revers de cette quête effrénée du Moi à travers, par exemple, les symptômes généralisés du vide intérieur, du sentiment d'inutilité et du désarroi. L'argumentation de Honneth, en dialogue avec les sociologues de la société du risque, culmine dans l'idée bien partagée aujourd'hui selon laquelle la maladie de notre société est le résultat involontaire d'un renversement du capitalisme et que, paradoxalement, l'idéal de la réalisation de soi est devenu une contrainte à la liberté, ce qu'avait déjà pressenti Simmel dans sa *Philosophie de l'argent*.

MÉPRIS ET ACCÉLÉRATION DU TEMPS SOCIAL

On regrettera que l'auteur n'ait pas vu les effets discriminatoires du temps sur la société. La plupart des conflits s'expliquent par l'accélération du temps et l'accroissement des diachronies d'ordre temporel. Les individus qui n'ont pas accès à Internet se trouvent refoulés au début de la modernité, alors que ceux qui profitent des innovations technologiques le font toujours à leur avantage. Les gagnants de la guerre du temps seront ceux qui profiteront le plus des possibilités créées par une accélération qui modifie la hiérarchie du social. Les mécanismes d'exclusion ne proviennent donc plus des individus : ce sont plutôt les « accélérateurs du temps » qui génèrent des formes de domination et de discrimination qui condamnent les moins adaptés à l'exclusion sociale. Le silence de Honneth par rapport aux polychronies temporelles, cependant, n'entraîne pas la disqualification de sa théorie de la reconnaissance ; le mépris se réinterprète simplement par le fait que l'on n'accorde plus d'attention aux

personnes qui ne partagent pas nos interprétations et nos manières d'être dans le temps social.

ACTUALITÉ DE LA PSYCHANALYSE

Le sujet multidimensionnel s'interprétera, dans le dernier article, grâce à la réception psychanalytique. Si la discipline vieillit, les apports de Winnicott, Klein, Loewald et Ogden permettent de concevoir la personnalité postmoderne comme le résultat des processus de pluralisation intrapsychique des sujets. Pour résumer, ces apports, qui tournent autour du contrôle rationnel du Moi, de la question de l'attachement et de l'intériorisation de la sollicitude chez l'enfant, mèneront à l'élaboration d'une psychanalyse réorientée vers la reconnaissance. Quand on s'intéresse à la théorie de la relation d'objet, la psychanalyse prend un tour herméneutique à la mode, puisqu'elle s'accomplit dans la réhabilitation du « *verbe intérieur* » (Augustin) par Gadamer : si la maturité du sujet ne

repose plus sur la force de contrôle du moi, elle se trouve « dans la capacité des individus à intégrer des voix dans un dialogue intérieur », c'est-à-dire à intérioriser dans l'espace psychique les interactions en vue de réaliser une meilleure relation à soi.

L'auteur aura donc utilisé son dernier axe pour présenter les concepts entourant le problème de la liberté, tout en cherchant à comprendre le retour à l'individu en même temps que son identité postmoderne. Ce patient travail installe Honneth au rang des meilleurs penseurs de l'éthique contemporaine, ceux qui sont préoccupés par les multiples paradoxes de la mondialisation. Honneth n'est pas seulement un fils de Francfort, un adepte de la reconnaissance parmi d'autres (Taylor, Ferry, Ricœur), il est d'abord et avant tout celui qui nous rappelle avec force et assurance qu'une économie laissée à elle-même conduit à de nouvelles formes de mépris et sape toute conquête de la liberté.



L'éthique minimale : une théorie excitante

PAR MARTIN GIBERT

LA LIBERTÉ D'OFFENSER : LE SEXE, L'ART ET LA MORALE de Ruwen Ogien
La Musardine, 135 p.

Le *Courrier International* rapportait qu'un Montréalais de 37 ans avait été traduit devant le tribunal municipal en 2008 pour avoir dit « *fuck you* » à deux agents de police lors d'une interpellation. Il fut cependant acquitté : les règlements municipaux interdisent de jurer en public, mais il s'avère que « *fuck you* » n'est pas un juron. Comme l'expliquait l'avocate de l'accusé : « *Ce n'est pas un blasphème, c'est une insulte. Jurer, c'est dire des choses comme tabernacle, calice, ciboire — tout ce qui vient de l'Église. Si je disais calice ou tabernacle à un agent de police, il pourrait me dresser une contravention* » (*Courrier International*, n° 944, décembre 2008).

Le livre de Ruwen Ogien, *La liberté d'offenser : le sexe, l'art et la morale*, s'intéresse précisément à la question morale de l'offense. Un sujet apparemment frivole, mais qui se révèle vite

passionnant tant il soulève des enjeux éthiques fondamentaux. Cet exercice d'éthique appliquée et engagée s'inscrit résolument dans une tradition que l'on peut qualifier de libérale et qui, de John Stuart Mill à Joel Feinberg, lutte contre toute forme de paternalisme et promeut la neutralité quant aux conceptions du bien personnel. La réflexion de Ruwen Ogien, amorcée dans *Penser la pornographie* (PUF, 2003) et systématisée dans *L'éthique aujourd'hui* (Gallimard, 2007), développe cette approche sur un plan plus proprement éthique afin de construire une « éthique minimale ».

Cette éthique s'articule autour de trois principes normatifs : 1-le rapport à soi-même est moralement indifférent ; 2-seuls les préjudices envers autrui sont condamnables (*harm principle* ou principe de non-nuisance) ; 3-chacun a droit à une considération égale.